

Lettre à André Breton

1929.

Que vous et quelques autres, vos amis, vous soyez, dans ce qui écrit, à peu près tout ce qui reste de propre en France, j'en conviens. Cela fait que malgré tout ce que votre attitude dans Légitime Défense comporte pour moi d'inacceptable, j'estime qu'il faut vous répondre.

Je suis communiste et je crois être ce que vous nommez "surréaliste". Cela s'est traduit pour moi, de manière ~~très~~ douloureuse, par une angoisse, dont je ne suis sorti jusqu'à ce jour qu'en me taisant. A cause de cela, je crois pouvoir apporter quelque contribution, à la solution du problème que vous posez.

Que je vous dise d'abord ceci: je ne comprendrais pas que le Parti Communiste Français eût pris en considération votre lettre. D'une part, les soucis que vous exposez ne le regardent pas. D'autre part, il n'a pas à motiver ce que vous appelez cette "fin de non-recevoir" opposée aux velléités d'adhésion des surréalistes. Ajouterai-je qu'il ne saurait être question pour le Parti Communiste d'adhésion "en bloc" ou conditionnelle? Que si quelqu'un de vos amis avait formulé une demande de carte, sans aucun doute, on ne lui eût point fait de sa qualité de surréaliste un grief mais on se fût assuré que, par ailleurs, il était en mesure de donner au Parti une adhésion sans réserve, consciente et effective.

Au contraire il n'existe pas de raison pour qu'un communiste, frappé de la justesse objective de certaines de vos propositions et de la sincérité indiscutable qui dicte votre démarche, s'abstienne de définir ce que doit être, à son sens, l'attitude générale des communistes vis à vis de vous.

J'aurai soin, d'ailleurs, de ne pas citer Marx: ce n'est pas en effet dans la lettre du marxisme que l'on trouvera des réponses au problème que vous posez. Mais, ce problème, il sera posé autrement que vous ne le faites, si l'on assimile l'esprit même du marxisme.

De même, pour d'autres raisons, je ne citerai Freud, bien qu'il me paraisse que Freud ait projeté sur l'activité lyrique et l'activité politique, des lumières qu'il n'est plus permis d'oublier.

Je poserai le problème en premier lieu de l'intérieur; en second lieu, de l'extérieur.

Laissez-moi vous décrire l'état d'un homme.

Pendant des années, il se livra à l'écriture. Mieux, il composa. Il s'analysait en composant. Ses mouvements intérieurs, ses coups d'imagination, les obsessions de son esprit, les matériaux de ses recherches techniques, tout cela il l'utilisait à construire des architectures. Et ces architectures le réjouissaient parce qu'elles ressemblaient à ce que sa conscience lui donnait pour vrai.

Il arriva que par jeu, il se consentit automate. Il était seul, écrivit sous la dictée. Il ne se possédait plus. Il se trouvait. Il s'effaçait de ravissement. Il connaissait le sentiment nommé liberté.

Il arriva qu'il se relût, découvrit des princesses mortes, des roues à rebours, des élytres, des gibus désaffectés. Il lisait un poème, le seul qu'il eût écrit. Mais c'était le poème d'un autre. Cet autre: un ennemi. Écriture automatique. Catalyse. Un poème. Penchée par dessus, une intelligence déconcertée, méprisante, prise en son centre par l'épouvante.

Cela peut se traduire comme ceci: l'homme qui a vécu avec les hommes et les a aimés; qui a lu des doctrines et les a comprises, qui a construit un plan et le poursuit, a découvre qu'en lui quelqu'un mourait, intoxiqué de vieilles musiques, de vieilles perversités, de vieilles folies.

La raison. La conscience. Ce que les psychologues appellent assez plaisamment le centre O. Tout cela n'est pas mort parce que la flamme dormante explose. L'homme reste d'aplomb. Il juge belle cette flamme, apprécie ses couleurs, ses richesses chimiques. Mais il s'est donné, lui, - tout ce qu'il croyait avoir, - lui, - son corps, sa boîte crânienne, sa substance grise, - donné à cette chose qui est une foule et qui n'est plus une foule, qui souffre d'accord, qui pense d'accord, qui agit d'accord, - ce que les hommes appellent un Parti. Il s'est donné et il n'entend pas se reprendre, pense qu'il a bien fait.

Il n'est plus seul contre lui-même, peut-être. Fut-il jamais seul? Il fait partie de quelque chose. Ce dieu qui était libre en lui, qui délire, cette chose, peut-être, doit le tuer. Un communiste n'est pas libre.

Mais rien ne prouve, dira quelqu'un, que la situation de poète communiste se traduise nécessairement par une antinomie entre sa lyrique et son idéologie et que si cette antinomie existe, elle dépasse en acuité celle qui existe chez la plupart des hommes entre la conscience et le subconscient.

Je réponds que, dans le communiste, c'est déchirement qu'il faudrait nommer cette antinomie. La poésie est cet exutoire de l'âme comprimée par la vie, gonflée de désirs

refoulés, d'éblouissements éteints. L'idéologie du communiste dans ce régime, faisceau d'impératifs nouveaux joints aux vieux impératifs des lois, le contraint dans son esprit beaucoup plus que tous les autres. Force d'explosion du poème. Eruption de ~~volcanes~~ ^{volcan} ensevelies. Cela, c'est le résultat dramatique. Mais après...

Que le communiste soit un poète et qui se livre à l'écriture automatique, peut-être il mourra, déchiré par un conflit intérieur incomparable.

Ce n'est pas à dire qu'il en est ainsi toujours. Les acquêts de la conscience laissent descendre au fond de l'être une espèce de lie vivante. Les obsessions de son esprit pensant, le communiste les retrouvera parfois, couchées à côté de ces images du monde qu'il reçoit et restitue sous forme de rêves. Si le calligramme de son délire n'est point un danger pour tout ce qu'accepte son intelligence, pour son Parti, pour la marche de la Révolution, il pourra, abaisant à ce besoin de communier avec des âmes semblables, montrer.

Si non, il détruira, enfouira, tout au plus conservera jalousement pour de secrètes orgies intérieures. Il peut arriver qu'un poète ne se révèle pas aux hommes.

D'ailleurs, la publication ne me paraît pas un attribut essentiel de la création. L'homme écrit, la démarche est accomplie. Les sentiments, les images, les idées, tout ce que la vie sociale refoule au fond de l'homme, de vertige, est libéré. La seule fin est atteinte, qui est : soulagement.

Si l'homme se relit, c'est un second acte, - un acte secondaire. Ce qu'il satisfait, c'est une curiosité, au mieux, un besoin de souffrance, au pire, - j'usurai d'une grossière expression, - un goût littéraire.

Il publiera, non parce qu'il a été frappé du délire, mais parce qu'il aimera être interrogé par d'autres hommes ou parce qu'il désirera, par gloire ou mortification, leur jugement ou parce qu'il veut laisser des traces dans des âmes, des actes, le monde, ou parce qu'il est un littérateur.

Je crois que malgré la débauche actuelle d'imprimerie, - à cause de cela, peut-être, - le nombre d'hommes qui créent et ne montrent point, est très grand. Il y a, dans les tiroirs de cette époque, de grandes jouissances qui pourraient comme des bêtes mortes qu'on néglige d'embaumer.

Pourquoi plus d'écriture?

A cause de l'automatisme qui a été une révélation pour tant d'âmes, pleines à éclater de vertiges refoulés, de poésie, qui semblaient dans les accidents nerveux, les monomanies et qui ont trouvé cet exutoire comme une thérapeutique. L'idée courante est il ne faut pas savoir écrire. L'idée courante a raison. On se libère ainsi. Il y a là des anonnements

fous, pl ins de scories, d'éclairs. Il y a là des psaumes
nés avant terme. Il y a là quelques poèmes. (4.

Pourquoi moins d'imprimerie?

A cause du désaccord entre moi et l'autre. A cause du respect humain. A cause de la conscience qu'ont certains de ceux qui créent, du danger de leur délire, pour les idées et les choses élues.

Il est temps de situer le créateur surréaliste dans son époque.

Ce sont des hommes qui écrivent. Les hommes ne sont point choses gratuites. Je vous fais grâce des lieux communs sur l'hérédité, le milieu.

On respire, - je veux employer cette forme très ridicule, - un air saturé de capitalisme.

Le luxe bourgeois: tu te promènes en criant: " Je le nie", le long des étalages de bijoutiers, des cinémas.

Les mâcheteurs réagissent, prennent à la gorge ce mythe. Le corps à corps recommence chaque matin, jusqu'au bout de la vie. Le lutteur tient à ce qu'il embrasse mieux que par un coit.

Ambivalence des sentiments. On définit la naissance, d'une chevelure, d'une gorge, - mais de l'amour, de la haine. Qu'y a-t-il d'affinité dans le dégoût, de tendresse dans l'épithète suspendue au-dessus de l'ennemi, comme un bloc de béton. Celui qui s'ouvre au monde, le subit. Mais celui qui se ferme au monde, dans cette rage qu'il se croit, quels tourbillons de sentiments montent et descendent, descendent et montent. On a sucé l'argent. Il y a, - j'emploie ce mot dans le sens chinois, - des traces d'argent dans l'esprit. Dans l'âme, quand on laisse affleurer les lames profondes, quels dépôts!

Les fantômes du monde bourgeois se pressent dans le poème, mêlés à de la colère, de l'amour.

Le communiste, croyez-vous qu'ayant libéré de lui-même ces fantômes, il les lâchera sur les hommes, ses camarades, phosphorescents de beauté?

La prose de l'époque capitaliste peut être prolétarienne: la prose, langage de l'intelligence, exprime, s'il le faut, la lutte même contre le milieu.

La poésie de l'époque capitaliste est toujours chargée de capitalisme, - intoxiquée.

Ceux qui, faits jusqu'aux ongles par le régime, le chrèrissent; ceux qui, sceptiques, écrivent comme ils se mouchent; ceux qui, créateurs, ne se posent point le problème de la Révolution, pourront, sans examen cruel, sans crise de conscience, montrer leurs écritures.

Ceux qui, arrivés par le sentiment ou la raison, à concevoir la Révolution Communiste et, - ce qui n'est point la même chose, - à la souhaiter et, - ce qui n'est point la même chose, - à y donner leur corps et leur esprit, ces écritures qu'ils ont faites, les regardant comme celles d'un autre, ils se poseront plusieurs questions.

Voici très certainement la première: vais-je enrichir le matériel de combat de mon Parti, la vie de mes camarades? Ces visions que j'apporte, sont-elles étrangères aux préoccupations de mon Parti, laisseront-elles, dans l'esprit de mes camarades, le doute, le scepticisme, la confusion, la tendresse pour les choses ennemies?

Voici, sans doute, la seconde: dans quelle mesure convient-il que je donne plus de vie encore à ce moi qui est moi mais non moi-même?

Alors, les poèmes redeviendront les signes d'une crise secrète et douce, - passée.

J'ai indiqué quelques uns des cas de conscience qui s'imposent au communiste, lorsqu'il s'adonne à l'écriture surréaliste.

Je vous entends bien si vous dites qu'il y a autre chose que l'écriture, que le surréalisme est une manière de penser, d'être, que l'activité d'un surréaliste peut s'exercer dans le monde par des démarches autrement efficaces que le poème.

Pour un communiste, cela ne me paraît point avoir de sens.

Le Communiste, signifie pour les communistes, quelque chose de bien précis. Non point tant un ensemble d'idées qu'une manière de penser, un ensemble de faits, qu'une méthode de constatation, une

ne méthode de constatation, une doctrine qu'un mouvement. Mais cette manière de penser s'exerçant sur les phénomènes économiques et politiques de la société, ce mouvement ne saurait être séparés. Il n'y a pas Communisme s'il y a seulement pensée. Il n'y a pas Communisme, s'il y a seulement mouvement. La théorie et l'action ne sauraient être dissociées.

Or, il ne s'agit point de n'importe quelle doctrine, pour révolutionnaire qu'elle soit, de n'importe quelle action. Les anarchistes aussi sont révolutionnaires, en ce qu'ils nient le bien-fondé du régime établi. Les réformistes aussi peuvent dire qu'ils préparent la révolution, en ce que les réformes qu'ils pensent réaliser rapprocheraient du point limite où le capitalisme devrait céder au périr. Non que je veuille faire entendre que vous incliniez vers les groupes de l'anarchie ou le Parti Socialiste français.

Le communiste, - sauf des cas d'opportunité qui ne relèvent point de considérations personnelles, - est membre du Parti Communiste. Son action figure une partie plus ou moins grande de l'action du Parti. Dans aucun cas, il ne saurait, sans faillir, exprimer quelque idée, faire quelque geste qui ne soit en harmonie avec les conceptions du Parti.

Que si vous disiez qu'il y a là une entorse inacceptable aux prérogatives de l'esprit, ce ne serait pas seulement méconnaître cette volonté de discipline sans quel on n'est point communiste. Il ne faut point, ainsi que le prétendent nos ennemis, s'incliner devant des ukases, perinde ac cadaver. Mais la discipline dont il s'agit est la discipline vivante, celle qui, ne se formulant point avec les lèvres, est une adhésion profonde du cœur et de l'esprit.

Que si vous disiez que le Communisme n'embrasse point tout le problème humain, ce serait délibérément vous placer dans un domaine où il ne peut vous considérer que comme un étranger. C'est à dire que vous méconnaîtriez ainsi un des principes dans lesquels il a ses fondements.

Pour un communiste, la question se pose donc, ne paraît-il, comme ceci :

Le surréalisme, considéré comme attitude générale de l'esprit, est-il compatible avec le Communisme?

Pour éclairer la réponse que je donne à cette question, me permettez-vous de reprendre certaines de vos propositions?

Répondant à la question qui vous était posée par un membre du Parti Communiste français, si cette révolution souhaitée est celle de l'esprit a priori ou celle du monde des faits, si elle est liée au marxisme ou aux théories contemplatives, à l'épuration de la vie intérieure, vous dites:

"Cette question est d'un tour beaucoup plus subtil qu'elle n'en a l'air, quoique sa principale malignité me paraisse résider dans l'opposition de la réalité intérieure au monde des faits, opposition toute artificielle qui cède aussi tôt à l'examen. Dans le domaine des faits, de notre part aucune équivoque n'est possible: il n'est personne de nous qui ne souhaite le passage du pouvoir des mains de la bourgeoisie à celles du prolétariat. En attendant, il n'en est pas moins nécessaire, selon nous, que les expériences de la vie intérieure se poursuivent et cela, bien entendu, sans contrôle extérieur, même marxiste. Le surréalisme ne tend-il pas, du reste, à donner à la limite ces deux états pour un seul, en faisant justice de leur prétendue inconciliable pratique par tous les moyens, à commencer par le plus primitif de tous, dont l'emploi trouverait mal à se légitimer s'il n'en était pas ainsi: je veux parler de l'appel au merveilleux."

Si vous accusez les communistes d'opposer la réalité intérieure au monde des faits, ce ne peut être qu'un malentendu.

J'ai tout à l'heure exposé combien au contraire pour un communiste, la vie intérieure et le monde des faits sont mêlés, au point que les manifestations créatrices, jaillies des profondeurs, lui apparaissent toutes chargées des dépôts du milieu.

Ce qui est vrai pour l'écriture automatique, l'est a fortiori pour l'élaboration consciente, non seulement dans le domaine de la spéculation philosophique, mais dans celui de la vie quotidienne.

N'est-ce pas vous au contraire, - voilà précisément le sens de notre débat, - qui faites de manière nette, la distinction entre le moi et le monde, quand vous déclarez que " dans le domaine des faits vous souhaitez le passage du pouvoir des mains de la bourgeoisie aux mains du prolétariat " mais " qu'il n'en est pas moins nécessaire, en attendant, que les expériences de la vie intérieure se poursuivent."

Pour moi, cette phrase ne saurait avoir de sens.

Si l'activité du militant révolutionnaire est régie par sa volonté, il m'apparaît au contraire hors de son pouvoir, " que les expériences de sa vie intérieure se poursuivent " ou ne se poursuivent pas. Mais ses activités, la pensante et la lyrique, seront toujours chargées de réalités, les unes s'étant organisées dans sa conscience, les autres ayant traversé sans prendre forme, les zones obscures où sont mêlées et les images du monde et les plantasmés des instincts et des rêves.

Ce que je distingue nettement, ce n'est pas le monde des faits et la réalité intérieure, c'est, au cœur

même de la réalité intérieure, l'activité consciente et le subconscient.

Sur cette activité consciente et sur ce ^{le} subconscient, le monde des faits agit simultanément, / comme si cette projection du monde avait traversé des filtres de natures diverses, elle ressort de la conscience sous forme d'idées, de doctrines, de décisions, de plans; du subconscient, sous forme de poèmes.

Qu'il y ait entre les produits conscients et les poèmes une antinomie, c'est l'une des plus terribles angoisses qui puissent prendre un homme.

La création surréaliste place donc l'homme devant une contradiction, / Que si le poète transporte dans la vie quotidienne cet automatisme qui, dans le secret de ses exercices lyriques délivrait son cœur, on pourra se demander dans quelle mesure il demeure adapté au monde: la contradiction apparaîtra, en tous cas, portée à un point aigu.

C'est ainsi que vous trouvez une solution, dans l'emploi général, - j'entends: hors du poème, - du merveilleux.

Mais comment ne point apercevoir, qu'ayant en quelque manière à choisir entre la conscience et le subconscient, vous vous en êtes ainsi remis au subconscient.

C'est ici que votre chemin, qui semblait se confondre avec le communisme, décidément bifurque et va se perdre.

Le communisme n'est pas une donnée immédiate, une entité que l'on saisit d'un coup d'intuition, un rêve où l'on communique, c'est un concept à quoi s'est exercée longtemps la raison, une synthèse réalisée dans une élaboration où la divination peut-être, eut la part du génie, mais qui comporte des observations et des recherches, des classements et des constructions.

On peut être révolutionnaire sous l'empire de forces subconscientes. On ne peut être communiste qu'avec sa conscience. Il faut, pour être communiste, avoir reconnu l'efficacité de l'investigation scientifique, *Mais pour quoi*

les résultats de l'observation minutieuse des faits économiques, admettre que tous les phénomènes sociaux, politiques et intellectuels, connaissent des causes matérielles et, - à y remonter assez loin, - n'en connaissent pas d'autres; se mettre à la place assignée par les nécessités du mouvement général, comme un organe dans une machine.

Qu'il y ait en vous " des lacunes que tout l'espoir que vous mettez dans le communisme ne comble pas " (page 6), c'est que le communisme est pour vous un espoir, non une certitude objective. S'il n'en était pas ainsi, - je veux prendre vos exemples, - l'hostilité de l'homme pour l'homme ne vous apparaîtrait point comme une nécessité éternelle, mais comme un fait né de la concurrence animale et économique et qui doit prendre fin avec elle; l'ennui ne vous apparaîtrait point comme une condition d'existence de l'esprit, mais comme une maladie maligne de la décadence. (page 6)

Que vous passiez d'une attitude que l'on pourrait appeler gauchiste, à une attitude qui se traduit par une manière de ~~gauchisme~~ réformisme de l'esprit, je dois le souligner aussi.

Dire à propos du Parti Communiste (page 8) que " la satisfaction de cet intérêt humain immédiat, qui est presque le seul mobile que l'on juge bon d'assigner de nos jours à l'action révolutionnaire " " vous voyez à son exploitation plus d'inconvénients que de profits ", c'est poser le problème d'une manière inconcevable pour un communiste.

C'est négliger ceci: que le régime capitaliste lui-même a formé ces hommes sur qui il faut agir, que leur esprit porte ses manières de penser, ses désirs et ses appétits; que leur parler un langage abstrait c'est se condamner délibérément à ne les pas atteindre; que l'impuissance du réformisme ne sera point démontrée par des discours mais par des faits; qu'enfin, ce qui importe, ce n'est point le but statique de la revendication, mais le mouvement dont elle est chargée.

Dire ne pouvoir souffrir (page 22) " que l'équilibre de l'homme, rompu au profit de sa nature matérielle, puisse espérer se retrouver dans le monde par le consentement de nouveaux sacrifices à sa nature matérielle " ne me paraît ~~pas~~ plus concevable. C'est croire que le monde moral est un monde distinct du monde; qu'il a sa propre évolution, ses propres lois; qu'on doit le traiter par des moyens spéciaux. Pour nous, le monde moral est lié à la matière, à ses phénomènes. Les causes des tourbillons dont il est le siège, c'est dans la matière qu'il les faut trouver. On combattra les maladies de l'esprit en transformant la structure économique des sociétés. Toute action qui ne touche point à cette racine est panacée illusoire. Se placer dans le domaine abstrait de l'esprit, c'est sortir du communisme.

Si je confronte ce "gauchisme" et ce "réformisme" ce n'est point pour le plaisir de relever une contradiction. Au demeurant, il n'y a contradiction que dans le plan communiste où vous prétendez vous mouvoir. Mais je dis que dans le plan communiste, elle était inévitable dès lors que le surréalisme n'acceptant pas d'être seulement la condition du lyrisme, veut s'instituer méthode de penser ou système d'action.

Voilà où je voulais en venir.

J'ai imaginé un communiste s'adonnant à l'écriture surréaliste. J'ai décrit le mouvement de son activité créatrice. J'ai analysé les réactions dont il est le siège, au moment même qu'il se livre ou pour mieux dire se délivre. J'ai défini le problème de conscience qui se lève devant lui quand il prend connaissance de son écriture. J'ai mis à jour l'antinomie qui oppose sa pensée et son poème.

J'ai accepté pour base de discussion le texte de votre article. J'ai relevé ~~certains~~ les positions que vous prenez vis à vis de certaines questions fondamentales du communisme. J'ai découvert les incompatibilités irréductibles qui apparaissent entre vos méthodes et les nôtres, votre croyance et notre certitude. Le surréalisme, comme concept général de la Vie et de la pensée, j'ai constaté un désaccord insoluble entre le communisme et lui.

Faut-il énoncer sous forme de propositions, les conclusions qui m'apparaissent se dégager de cet examen?

Ceux dont l'idéologie est adaptée au monde ambiant, dont, à cause de cela, les possibilités d'agir sur le monde sont grandes: ils jouiront.

Ceux dont l'idéologie est un nouveau plan du monde; dont la volonté d'action est emprisonnée dans les cadres des lois; en proie au désir de se réaliser, hantés par les images même de cet ennemi qu'ils combattent hors d'eux-mêmes et en dedans d'eux-mêmes, ils refouleront au-delà de leur conscience mille aspirations, mille tentations, mille appétits. Et plus leur concept social différera du monde, plus ces refoulements seront nombreux, profonds, déchirants. Ils deviendront fous, hystériques, maniaques.

Où ils sublimeront!

L'activité politique désintéressée est une forme de la "sublimation".

L'activité poétique est une forme de la "sublimation".

Il est concevable que ces deux tentatives de l'être pour rétablir l'équilibre rompu en lui, peuvent se contrarier et se détruire.

Pour le communiste, il est le siège d'un conflit incessant. Levisage même d'une inquiétude.

Son activité politique, elle ~~est~~ conditionnée entièrement par son adhésion au Parti, - qui n'est pas un ensemble d'hommes ayant chacun une carte d'un certain format, d'une certaine couleur, - mais une organisation internationale, reconnaissant un programme précis, une discipline définie, un esprit commun. Non pas que sa démarche soit entravée parce qu'il veut rester d'accord avec ce programme, respecter cette discipline, participer à cet esprit. Le concevrait-il ainsi, ce serait se placer à l'extérieur du Parti, sinon matériellement, du moins, moralement. Mais, cette organisation, il en est une partie vivante. Son idéologie, c'est la sienne. Son mouvement, c'est la somme de tous les mouvements - et ce qu'il fait, n'en est qu'un rythme. Il est impossible que l'activité politique du communiste, - pensée, action, - ne soit pas celle de son Parti.

Son activité lyrique, elle est libre, comme est libre le cri de quelqu'un à qui on enlèverait les ongles. Mais, cette écriture, si, la considérant comme un juge, il y découvre des traces de tendresse pour ce monde que sa conscience désavoue, il l'enfuira de peur que ses camarades, touchés de cette tendresse sacrilège, perdent quelque chose de leur foi, de leur ligne.

Je crains que, tant que vivra ce régime, les poètes véritables, ceux qui subissent et donnent leur cri, ne soient que les voix de la décadence et qu'il faille attendre, pour obtenir les poèmes qui combleront notre être, les jours de la révolution.

Cette Révolution, nous ne devons pas nous y donner comme poètes, mais comme soldats.

En attendant, nous devons consentir à l'antinomie.